

Le Figaro, no. 18436

Le Figaro, samedi 15 novembre 2003, p. 23

CULTURE

CHRONIQUE

Brasillach et son double

Pierre MARCABRU

Le 6 février 1945, à l'aube, Robert Brasillach est fusillé au fort de Montrouge. Motif? Collaboration avec l'ennemi. Il n'avait pas fait pis que d'autres, mais il en fallait un, et ce fut celui-là. Il meurt courageusement et, ce qui est mieux, dignement. Il avait 36 ans et en aurait aujourd'hui 94. S'il avait vécu, homme fin et cultivé, il aurait mené sans doute une honnête carrière littéraire avant de finir ses jours à l'Académie française. Il fut pris dans l'effervescence des règlements de comptes de la Libération, et comme il était le plus fragile, le plus estimable, le plus exemplaire des coupables, il fallait qu'il meure. Coupable ou victime ? Coupable, car les clercs sont responsables de leurs écrits, et les écrits racistes de Brasillach sont inexcusables surtout en leur temps et lieu. Mais de là à le tuer, c'était aller vite en besogne !

Nous ne sommes pas responsables de notre avenir, seulement de notre passé. Le Brasillach qui, à 20 ans, découvre émerveillé le théâtre est innocent. Il ne sait pas encore ce qu'il sera. Il n'est ni antisémite, ni fasciste, c'est un jeune bourgeois de droite qui n'a même pas les goûts de sa classe, et surprend, sinon scandalise, ses lecteurs par sa liberté d'esprit. Il aime découvrir, connaître et comprendre. Il n'a pas encore été happé par les folies de l'histoire, il n'appartient qu'à lui-même, il est vierge de tout préjugé. C'est cet homme fréquentable et sympathique que Chantal Meyer-Plantureux, en publiant ses *Animateurs de théâtre* (*), met en lumière.

A une époque où on se plaît à déterrer les cadavres pour les clouer au pilori, évitant réquisitoire ou plaidoyer, elle témoigne. On ne saurait prendre plus de risques. D'abord celui de déplaire à la fois aux admirateurs et aux détracteurs de Brasillach, cet inconnu que la guerre a rayé des cadres, et dont elle ne partage ni les idées, ni les engagements, ni les convictions, mais dont elle sent bien qu'il a eu en matière de théâtre, du flair, du goût et de l'intelligence. L'homme va d'un côté et l'oeuvre va de l'autre, il est bon parfois d'oublier l'homme.

Oublions donc un instant le Brasillach fasciné par les flambeaux et les torches du nazisme pour en revenir à ses portraits de Baty, de Copeau, de Dullin, de Jouvet, des Pitoëff, qui sont et restent des témoignages inestimables sur la vie théâtrale de l'entre-deux-guerres dont le Cartel est le coeur. Portraits dessinés par une âme sensible, et qui a fait amitié avec ses modèles. Non seulement Brasillach parle d'eux avec bonheur, mais il les fait parler avec le même bonheur. Il écoute avec délice. Il est en empathie, toujours soucieux de ne pas les trahir, de les comprendre, de les éclairer, sans jamais imposer en force son jugement comme le font si souvent les critiques. Et quand il les aime, comme les Pitoëff, on ne saurait trouver approche

plus attentive, plus tendre, plus lucide. On a rarement si bien montré les hommes de théâtre dans l'exercice de leur très artisanal et très empirique métier.

Cette générosité de Robert Brasillach est un des charmes de ce petit livre. Ce sont les propos d'un amateur de théâtre et qui cherche d'abord le rêve et la joie, le plaisir pur de la représentation. Point de commentaires fastidieux, d'exégèses subtiles, il se contente en quelques traits de faire apparaître un visage, celui de Jouvet ou de Copeau, et d'en saisir ce qui en fait la singularité et le mystère. Qu'il rejoigne Dullin, il nous montre la place Dancourt un soir d'hiver et le théâtre de l'Atelier noyé de brumes. Il est fasciné par l'éternelle jeunesse des êtres et des oeuvres, celle de Corneille, par exemple, qu'il fut un des premiers à redécouvrir. Il y a de l'enchantement dans ces petits textes émus, pudiques et sages où tout est dit le plus délicatement du monde et sans jamais que l'auteur ne tire la couverture à soi.

Etrange aventure que celle de Brasillach ! On songe au Docteur Jekyll et Mister Hyde de Stevenson. Nous avons un humaniste doux, d'un esprit sensitif et ouvert, d'un jugement droit, auquel se substitue peu à peu, en des crises de plus en plus fréquentes, un furieux borné et sectaire que la passion politique aveugle. Et pourtant jusqu'à la fin, alors que Mister Hyde l'emporte, apparaissent fugitivement, en quelques articles sur le théâtre, les traits déjà estompés d'un honnête homme. Nous avons tous en nous un Mister Hyde, mais celui de Brasillach triomphe de lui au pire moment et le défigure à jamais.